

La biologie du pardon

Daniel Baril

Volume 41, Number 4 (244), August 1999

Pardonner?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32571ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Baril, D. (1999). La biologie du pardon. *Liberté*, 41(4), 39–45.

DANIEL BARIL¹

LA BIOLOGIE DU PARDON

Presque tout le monde — si ce n'est les raëliens et quelques autres créationnistes — admet aujourd'hui la théorie de l'évolution pour expliquer l'origine biologique de l'être humain. Mais curieusement, cette théorie se heurte encore à une farouche opposition lorsqu'il s'agit d'en appliquer le modèle au comportement humain.

Pourtant, le comportement ne peut être dissocié de l'organisme qui le produit. Si cela est vrai pour la fourmi, la baleine et le macaque, cela devrait l'être pour le primate humain. Même ce qui constitue l'un des traits distinctifs du comportement humain, la morale, devrait être considéré comme l'expression de notre nature biologique et pouvoir être analysé à l'aide d'une approche évolutionniste.

Le pardon, comme élément constitutif de cette morale, ne fait pas exception et peut fort bien s'insérer dans un modèle sociobiologique².

1. Étudiant de deuxième cycle en anthropologie et rédacteur au journal *Forum* de l'Université de Montréal. A été pendant une quinzaine d'années président du Mouvement laïque québécois. Également auteur du pamphlet *Les Mensonges de l'école catholique* (VLB, 1995).

2. La sociobiologie est l'étude des bases biologiques des comportements sociaux, aussi bien chez les insectes que chez les humains, envisagée dans une perspective évolutionniste. Le terme est utilisé ici dans un sens large (regroupant la psychologie évolutionniste, le néodarwinisme, l'écologie comportementale ou l'anthropologie biosociale qui utilisent tous la même approche), sans égard au débat entre les tenants d'un déterminisme dur et ceux d'une susceptibilité génétique. Pour une synthèse vulgarisée des travaux de sociobiologie, voir Robert Wright, *L'Animal moral*, Paris, Éditions Michalon, 1995, 443 p.

Le mammifère altruiste

Alors que les approches non évolutionnistes abordent les valeurs morales comme si elles existaient dans l'absolu, l'approche évolutionniste nous rappelle que ces valeurs sont reliées aux conditions matérielles où elles émergent. Dans un contexte de danger, par exemple, nos mécanismes de défense inhiberont totalement nos comportements altruistes et enclencheront des réactions d'agression ou de fuite. Dans d'autres situations, nous pourrions exprimer de l'empathie, de la compétition, de la colère ou de la joie.

En tant que mammifère social, l'être humain a ainsi retenu au fil de l'évolution des mécanismes biopsychologiques spécialement adaptés à la vie en société et sélectionnés par l'environnement où il a évolué. Pour les évolutionnistes, ces mécanismes sous-tendent l'ensemble de nos comportements et des lois morales qui continuent de gouverner notre espèce.

Les travaux de psychologie cognitive des évolutionnistes John Tooby et Leda Cosmides, par exemple, ont montré que les habilités cognitives à la base de la reconnaissance de soi, de la communication, de l'apprentissage, de la mémoire et du raisonnement relèvent de mécanismes spécialisés, développés pour résoudre des problèmes spécifiques à la vie en société³. D'autres chercheurs ont fait de même avec des habilités comme l'altruisme, la compétition, l'empathie, l'anxiété et la jalousie, tout en renforçant l'hypothèse d'une base génétique supportant ces comportements et ces émotions⁴.

3. L. Cosmides, J. Tooby, « Evolutionary Psychology and the Generation of Culture, Part II, Case Study : A Computational Theory of Social Exchange », *Ethology and Sociobiology*, vol. 10, n° 1- 3, 1989, p. 51-97.

L. Cosmides, « The Logic of Social Exchange : Has Natural Selection Shaped how Humans Reason ? Studies with the Wason Selection Task », *Cognition*, vol. 31, 1989, p. 187-276.

4. Voir entre autres David Buss, « Evolutionary Psychology : A New Paradigm for Psychological Science », *Psychological Inquiry*, vol. 6, n° 1, 1995, p. 1-30.

Chez toutes les espèces sociales, de la fourmi jusqu'à l'être humain, l'altruisme joue un rôle essentiel ; il ne peut en effet y avoir de vie communautaire sans partage et tout individu incapable d'un niveau minimal de sociabilité est rejeté du groupe. C'est sans doute l'espèce humaine qui a développé au maximum cette habilité, parce que c'est au sein de cette espèce que l'on observe les interrelations sociales les plus étendues.

Même si la culture — c'est-à-dire l'éducation, les lois, la morale, la religion et la politique — influence en plus ou en moins nos comportements altruistes et même si l'être humain, contrairement à la fourmi, possède un certain contrôle sur ce comportement, cela ne signifie pas que l'altruisme soit d'origine culturelle. La culture, dans ses aspects fondamentaux et universels, s'est construite dans le prolongement de notre nature ; elle ne fait que moduler des habiletés déjà inscrites dans les lois de notre espèce, c'est-à-dire dans nos gènes. À défaut d'accepter cette vision des choses, on sombre dans le créationnisme culturel.

Aucun gène associé à un comportement altruiste n'a cependant été identifié ; toutefois, des modèles mathématiques montrent qu'un individu qui serait doté d'un tel patron génétique aurait plus de succès reproducteur (nombre de descendants) qu'un individu qui en serait privé⁵. De plus, des études sur le comportement des jumeaux identiques élevés séparément montrent que l'incidence des gènes sur des éléments tels la religiosité et les valeurs est tout aussi déterminante que celle de l'éducation⁶.

5. R. Trivers, « The Evolution of Reciprocal Altruism », *The Quarterly Review of Biology*, vol. 46, mars 1971, p. 35-57.

6. N. Waller et al., « Genetic and Environmental Influences on Religious Interests, Attitudes, and Values: A Study of Twins Reared Apart and Together », *Psychological Science*, vol. 1, n° 2, mars 1990, p. 138-141.

Mais cet altruisme n'est pas plus absolu que les autres valeurs ; il varie selon les personnes et selon les situations, devenant plus marqué lorsque nos apparentés génétiques sont en cause. L'universalité de cette caractéristique illustre l'importance pour l'individu d'assurer la pérennité de ses gènes à travers la survie de ses descendants. C'est ce qui fait dire à Richard Dawkins que l'altruisme peut être l'expression d'un « gène égoïste⁷ ».

Lorsque Jean-Marie Le Pen affirme préférer ses filles à ses nièces, ses nièces aux filles du voisin et les filles du voisin à celles d'un étranger, il exprime mieux que toute autre démonstration le rapport inversement proportionnel entre l'intensité de l'altruisme et l'éloignement génétique des personnes concernées.

Mais ce que n'a pas compris Le Pen, c'est que nous avons construit, au fil des millénaires, une société suffisamment développée pour nous permettre le luxe d'étendre cet altruisme au-delà du cercle de nos apparentés. Ce comportement est même devenu l'une des valeurs les plus promues par notre culture. L'altruisme génétiquement destiné à nos proches se transforme alors en humanisme. Certains voient, dans cette extension, l'origine de la religion⁸ ou du moins de « l'amour fraternel⁹ » que l'on observe dans le discours religieux dans un contexte de stabilité et d'abondance.

7. R. Dawkins, *Le Gène égoïste*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1996, 460 p. Quoi qu'en dise Dawkins, l'expression « gène de ceci ou de cela » est généralement considérée comme une formule raccourcie et imagée. Les gènes ont un effet en cascade, ce qui fait qu'il y a d'innombrables gènes impliqués dans le comportement et les émotions.

8. B. Wenegrat, *The Divine Archetype: The Sociobiology and the Psychology of Religion*, Lexington, Lexington Books, 1990.

9. D. Batson, « Sociobiology and the Role of Religion in Promoting Prosocial Behavior: An Alternative View », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 45, n° 6, 1983, p. 1380-1385.

Une réponse à l'anxiété

Chez une espèce comme l'espèce humaine, où les niveaux de conscience et de développement social sont aussi avancés, l'altruisme ne peut être génétiquement déterminé de la même façon qu'il l'est chez la fourmi. De nombreux autres mécanismes doivent entrer en ligne de compte. Parmi ceux-ci doit se trouver celui incitant au pardon : en effet, la reconnaissance d'autrui et la mémoire des actions commises hypothéqueraient dangereusement tout geste altruiste si nous n'étions dotés d'un mécanisme incitant à pardonner.

Corollaire à l'altruisme, le pardon peut ainsi être lié aux mécanismes biopsychologiques régissant la vie en société. On peut également établir ce lien en abordant la question par l'autre côté de la médaille, c'est-à-dire en considérant le pardon comme l'envers de la condamnation et de l'exclusion sociale.

Si la vie en groupe est nécessaire à la survie de l'être humain, celui-ci a dû développer des stratégies adaptatives lui permettant d'éviter l'exclusion. Dans l'environnement ancestral, le rejet du groupe signifiait la perte des avantages que procure le groupe en ce qui a trait à l'alimentation, à la protection et à la reproduction. Aussi bien dire qu'une exclusion équivalait à la mort.

Selon certains psychologues évolutionnistes, l'être humain a ainsi développé par sélection naturelle un mécanisme inné de prévention de l'exclusion : l'anxiété¹⁰. Les études montrent que ce sentiment surgit dans les situations où nous risquons d'être rejetés par les autres ou d'en être tout simplement séparés. Les principales causes d'anxiété seraient ainsi reliées aux craintes de

10. R. Baumeister, D. Tice, « Anxiety and Social Exclusion », *Journal of Social and Clinical Psychology*, vol. 9, n° 2, 1990, p. 165-195.

D. Buss, « The Evolution of Anxiety and Social Exclusion », *Journal of Social and Clinical Psychology*, vol. 9, n° 2, 1990, p.196-210.

commettre des interdits compromettant l'intégrité ou la sécurité du groupe et entraînant par le fait même un rejet de la part des autres.

L'anxiété aurait donc une fonction préventive consistant à bloquer un geste susceptible de provoquer le rejet ou l'exclusion du groupe. C'est ce que la religion ou la morale appelle la « voix de la conscience » dont la fonction est de prévenir le « péché ». En incitant au conformisme, l'anxiété concourt à maintenir l'individu dans la société ou dans son groupe.

Contrairement à l'altruisme, l'anxiété a pu être associée à des gènes, notamment ceux responsables de la codification de la dopamine et de la sérotonine¹¹ : un faible taux de dopamine est associé à des sensations d'insécurité, alors qu'une abondance de sérotonine est liée à l'irritabilité, deux caractéristiques des gens anxieux.

Mais l'anxiété n'est pas toujours suffisante pour empêcher l'individu de privilégier ses intérêts personnels au détriment de ceux du groupe. La transgression des règles sociales est particulièrement fréquente dans les situations reliées à l'accumulation de biens, à la sexualité et au pouvoir. Et plus la culture de l'espèce est développée, plus les occasions d'infraction aux règles sont nombreuses.

Mais si toute faute conduisait à l'exclusion du fautif, cela finirait par entraîner à plus moins long terme la disparition de l'espèce. C'est ici qu'apparaît le pardon. Cette habileté assure l'équilibre entre les mécanismes de protection du groupe et ceux de la survie de l'individu.

Là encore, le pardon n'est pas absolu et ne survient pas dans n'importe quelle situation ; il est inversement proportionnel à la gravité du geste et, comme l'amour

11. Selon des études de R. Ebstein, de J. Benjamin et de R. Plomin citées par M. Morange dans *La Part des gènes*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1998, p. 158.

filial de Le Pen, inversement proportionnel à l'éloignement génétique, culturel ou géographique du fautif. Même les dieux, que l'être humain crée à son image et à sa ressemblance, ne pardonnent pas sans condition : ils exigent des sacrifices alors que certaines offenses demeurent impardonnables et sont punies d'une exclusion éternelle.

Si le pardon repose sur des bases biologiques, cela ne signifie pas pour autant qu'il soit une chose facile et allant de soi, puisque de nombreuses autres impulsions peuvent dominer et en court-circuiter l'expression. L'importance qu'une culture accorde à une valeur est probablement le reflet inverse de l'importance que cette valeur revêt pour la survie de l'individu. La culture n'a pas besoin de nous dire qu'il est légitime de se défendre en cas d'agression ; par contre, elle insiste lourdement sur des choses comme l'altruisme et le pardon. Dans le christianisme, le pardon est même érigé en sacrement et on le retrouve dans les deux prières principales, le *Credo* et le *Notre Père*.

Tout ceci pour dire que la culture ne fait que moduler des comportements déjà génétiquement programmés. L'exemple du pardon nous montre que la morale, religieuse ou humaniste, découle de mécanismes retenus par la sélection naturelle pour leur valeur adaptative favorisant la survie de l'individu au sein d'un groupe social. Le pardon n'est donc pas une vertu divine, mais la résultante de la biologie du social qui nous a façonnés tels que nous sommes.